

ment du clergé ni l'élévation des courtisans. Le fils de Jacques Cœur devint archevêque de Bourges; les vieilles abbayes enrichirent les cadets de grande famille; un bâtard de Bourbon devint abbé de Cluny. Protégé par ce rempart schismatique, l'incestueux comte d'Armagnac et le duc fratricide de Bretagne bravaient impunément les foudres du Vatican; le fils du duc de Bourgogne distribuait à ses parents et amis les riches évêchés de Flandre.

CLVII. Ainsi la France renonçait définitivement à ses vieilles libertés spirituelles au profit du pouvoir monarchique. Deux crises épouvantables n'avaient pu l'arrêter sur cette pente fatale, et elle restait livrée non plus aux folles espérances de l'absolutisme naissant, mais aux lois savantes et régulières d'un despotisme organisé, envahissant, progressif. Le souverain qui mettait le concile au-dessus du pape eût été forcé, à moins de se contredire, de reconnaître l'autorité des états généraux comme supérieure à la sienne. Il était plus simple de s'en passer et de ne plus les convoquer. La force morale de l'excommunication, le jugement par ses pairs et toutes les garanties du droit féodal furent rejetés; d'un côté, les grands vassaux invoquaient la raison du plus fort et l'appui de l'étranger; de l'autre, le roi leur opposait son armée permanente et son parlement de légistes, instruments dévoués à sa puissance. Les grandes villes perdirent leurs privilèges, qui menaçaient de tourner à l'anarchie. L'université elle-même, si longtemps fière de son indépendance, n'enseigna plus que de par le roi. Les petites communes, les paroisses de campagne, la noblesse moyenne conservèrent seules leur vieux caractère, et dans les hauts rangs de la société la liberté amoindrie ne put reprendre son ancien niveau : triste et irrésistible conséquence de l'infériorité morale et de l'asservissement de l'esprit à la matière.

CLVIII. Toutefois la centralisation, qui semblait seule devoir porter remède au désordre, était loin d'être complète. La Bretagne s'isolait de plus en plus, refusait d'admettre la pragmatique sanction de Bourges

et ouvrait l'université de Rennes. Le duc d'Anjou employait les ressources de l'Anjou et de la Provence en éternelles tentatives sur le royaume de Naples. Enfin, puissant du Rhin à la Somme, le duc de Bourgogne négociait avec le pape et avec l'Empereur pour rétablir à son profit un royaume de Bourgogne ou de Gaule-Belgique. Les princesses de sa maison, avidement recherchées, étendaient au loin son influence; sa sœur épousait le duc de Bourbon, sa nièce le duc d'Orléans, prisonnier d'Azincourt, jusqu'alors retenu en Angleterre. Pour les grands qui briguaient son alliance ou son amitié, et qui accouraient en foule aux tournois et aux festins de Bruges, Philippe le Bon instituait l'ordre fameux et envié de la Toison d'or. En tous points, sa cour éclipsait celle de son cousin Charles VII.

CLIX. Si la France cherchait à recouvrer son unité intérieure au prix de grands sacrifices, au dehors, isolée de l'Église par une politique égoïste, elle n'avait pas moins de peine à reprendre l'antique prestige de son nom. Jamais peut-être, depuis Philippe le Bel, son action n'avait été si faible. Le roi d'Angleterre, jadis son vassal, était devenu un souverain indépendant et un rival dangereux. L'Espagne, que la France avait si longtemps aidée contre les musulmans, et où Philippe le Hardi et du Guesclin étaient encore intervenus avec honneur, se suffisait fièrement à elle-même, et acculait au rivage de la mer les Maures expirants de Grenade. Ennemi-né de la France, le roi d'Aragon avait épousé la petite-fille de Charles le Mauvais; maître par elle de la Navarre, il était à la veille de marier son fils à l'héritière de Castille. En attendant qu'il réunit l'Espagne entière sous un seul sceptre, et que la boussole, récemment inventée, lui ouvrit l'Océan, il possédait la Sicile, la Sardaigne, et une seconde Jeanne de Naples, bien digne de la première, l'installait dans sa capitale au préjudice de son mari Jacques de Bourbon et de son fils adoptif le duc René d'Anjou.

CLX. Menacée de tous côtés par cette redoutable puissance, mais complètement fermée aux Français, l'Italie, depuis le retour

des papes, était rentrée dans une nouvelle ère de gloire et de prospérité. Pendant que l'antipape Félix était réduit à la Savoie, et que Charles VII faisait sa pragmatique, Rome réparait ses ruines; le Forum, naguère livré aux vaches, le Capitole, brouté par les chèvres, redevenaient sous d'intelligents pontifes le foyer de la science et de l'art chrétiens. Les Médicis avaient fait de Florence la plus belle, la plus élégante cité du monde. Un instant le duc d'Orléans avait prétendu succéder du chef de sa mère aux Visconti de Milan, et avait fait au delà des Alpes une folle tentative; mais un homme plus solide, François Sforza, courageux soldat de fortune, passé maître dans l'art des sièges, lui ravit cet héritage, et assura à ce beau pays une sécurité depuis longtemps inconnue. Enfin la rivale victorieuse de Pise et de Gênes, Venise, seule assez unie pour être encore libre, entassait dans ses lagunes et distribuait à l'Europe les marchandises de l'Orient et des Indes. Bien que, par le mauvais vouloir des souverains, la réforme de l'Église restât incomplète, une veuve charitable, sainte Françoise Romaine, et deux moines exemplaires, saint Bernardin de Sienne et saint Antoine de Florence, avaient ranimé dans toute la Péninsule l'esprit de saint François et de saint Dominique. Inspirés par ces élans d'amour, le céleste Fra Angelico à Florence et le naïf Jean Bellin à Venise renouvelaient et surpassaient les merveilles de Giotto et de ses élèves, et ouvraient à la peinture chrétienne une nouvelle et magnifique carrière. Les pures jouissances de la piété, de la science et de l'art consolèrent l'Italie de ses libertés justement perdues.

CLXI. Au nord des Alpes, l'empire germanique suivait sa libre et pacifique destinée, avec sa noblesse indépendante, ses riches princes ecclésiastiques et ses villes commerçantes, maîtresses du Rhin, de l'Elbe, de la Vistule et de la lointaine Néva, unies entre elles par une ligue redoutable. De nombreux étudiants, fidèles au sol de leur patrie, peuplaient les jeunes universités de Vienne, de Cologne, d'Heidelberg et de Leipsick, que n'avaient point troublées les guerres

des Anglais, et celle de Mayence illustrait sa fondation par la découverte à jamais puissante de l'imprimerie. Aux amis des Valois, aux faibles et aux vieux empereurs de la maison de Luxembourg, venaient de succéder les princes de Habsbourg, issus comme eux des bords du Rhin, mais rejetons plus vigoureux de la vieille souche franque. Depuis cent cinquante ans, ces modestes descendants de l'empereur Rodolphe avaient travaillé à grossir leur patrimoine de la Suisse, de la Souabe, de l'Alsace, du Tyrol et de l'Autriche, ainsi nommée de la vieille Austrasie, qu'ils semblaient destinés à faire renaître aux bords du Danube. Forts dans leurs domaines, souvent élus rois de Bohême ou de Hongrie, ils avaient fini par obtenir la couronne impériale, qui ne devait plus sortir de leur famille, et qui d'Aix-la-Chapelle et de Francfort allait transporter son séjour dans la jeune capitale de Vienne.

CLXII. Au nord, les chevaliers teutoniques, braves successeurs des templiers, avaient conquis à l'Évangile les plaines de la Prusse et de la Livonie. À l'est, les rois de Hongrie et de Pologne s'illustraient contre les Turcs. Là se continuait encore la croisade, si oubliée en France et si vainement désirée par Jeanne d'Arc. Là s'élevait une dernière digue contre le flot montant des Turcs. En effet, comme au temps de saint Louis, l'invasion des Tartares n'avait été que passagère, et, cherchant des conquêtes plus faciles, ces hordes sauvages s'étaient encore ruées sur la Chine, qu'elles devaient être impuissantes à rajeunir. Alors le fils de Bajazet avait repris ses conquêtes. L'empire grec, que l'épée des chevaliers ne défendait plus, succombait à sa longue et honteuse décadence, et poussait de vains cris de détresse.

CLXIII. Le regard de Charles VII ne portait pas si loin. Pour se défaire des compagnies, qui, comme au temps de Charles le Sage, désolaient le royaume, il alla au plus court, et les jeta sur un inoffensif et utile voisin, sur les cantons suisses, ainsi nommés du gros village de Schwitz, république naissante, que la Providence venait de placer comme une barrière entre la France et l'Au-



triche. On se le rappelle, la dureté des Habsbourg avait révolté leurs vieux serviteurs des bords de la Reuss. Ces montagnards avaient secoué leur joug, et s'étaient successivement agrandis jusqu'au Jura, au Rhin et au Tyrol. Les voyant invincibles tant qu'ils étaient unis, l'empereur Frédéric III flatta l'orgueil de la riche cité de Zurich, excita contre elle le ressentiment des campagnes, puis provoqua au secours de la ville assiégée l'intervention de Charles VII. Avec trente mille hommes, le dauphin Louis traversa la Champagne et la Franche-Comté, et s'avança aux portes de Bâle. Sur le bord de la Birse, un corps de quatre mille Suisses vint imprudemment se heurter contre lui. Après avoir repoussé l'avant-garde française au delà de la rivière, ils la passèrent à leur tour. Écrasés par le nombre, ils se retranchèrent dans le cimetière et dans la tour de Saint-Jacques, et s'y firent tuer jusqu'au dernier. C'était leur première défaite. Découragés, les montagnards levèrent le siège de Zurich et se retirèrent dans leurs vallées. Les compagnies françaises, venues surtout pour piller, se répandirent dans la plaine, et de là se rabattirent sur la Souabe, sur l'Alsace et sur la Lorraine. Les plus disciplinés revinrent seuls et entrèrent dans l'armée régulière que Charles VII s'efforçait de créer.

CLXIV. Alors que cette bravoure s'usait en pure perte, quelques pauvres fugitifs débarqués aux rivages d'Italie y apportaient la fatale nouvelle que tout homme sage attendait, et à laquelle les insensés voulaient en vain fermer l'oreille : Constantinople était prise ; le dernier des Constantins était mort en combattant sur ses remparts, et le croissant planait sur Sainte-Sophie. Lâche et perfide, cet empire avait sans doute mérité son sort ; mais il léguait à la jeune Russie ses ruses, son orgueil et son schisme, et, en attendant qu'eût grandi ce funeste héritier, les Turcs, au cœur de l'Europe, menaçaient l'Autriche et l'Italie.

CLXV. A l'annonce de cette grande ruine et d'un péril imminent, ce qui restait de sang chrétien chez les fils des croisés se réveilla et frémit. La guerre sainte fut prêchée par-

tout. Le duc de Bourgogne rassembla à Lille la noblesse de ses États, et, après un grand repas, l'Église, sous les traits d'une captive éplorée, suivie d'un cortège mythologique, vint raconter ses malheurs et réclamer du secours. Ce n'était plus la voix de Pierre l'Ermite ni de saint Bernard ; pourtant il y eut encore un élan d'enthousiasme. Dans leur ardeur, les chevaliers jurèrent, l'un de porter un défi au Grand Turc dans son propre palais, l'autre de jeûner le vendredi jusqu'à ce qu'il eût tué un infidèle, un troisième de ne plus séjourner dans une ville : antiques et naïfs serments, que le siècle n'était plus capable de tenir et que le vent allait bientôt emporter. Puis le duc prit la parole, et promit d'accompagner à la guerre sainte le roi de France, le Dauphin ou tout prince qui prendrait la croix.

CLXVI. Charles VII ne bougeait pas. Vainement le pape lui envoyait une rose d'or, et le pressait, en lui disant que les Français seuls étaient de force à détruire les musulmans. L'insouciant et voluptueux monarque n'était pas plus sensible aux infortunes de l'Église que jadis à celles de Jeanne d'Arc. A son instigation, l'université et le clergé refusèrent même les décimes demandés pour la croisade, pendant que trésors, fêtes, châteaux étaient prodigués à la trop belle Agnès Sorel. Le châtement ne tarda guère. Saisissant ce prétexte pour quitter le roi, son fils aîné, Louis, qui depuis longtemps l'abreuvait de peines et qui s'était remarié en Savoie contre son gré, prit la croix comme un étendard de révolte, et se réfugia à la cour du duc de Bourgogne. La dame de Beauté, Agnès, mourut subitement dans son élégante demeure de Beauté-sur-Marne, ancienne résidence du premier duc d'Orléans. Le Dauphin fut soupçonné de lui avoir fait verser du poison ; accusé d'être son complice, le fidèle Jacques Cœur vit ses biens confisqués, et n'eut que le temps de s'évader de sa prison. Plus grand que son maître, il alla se mettre au service du pape, qui le nomma capitaine d'une flotte chrétienne, et il alla mourir en combattant les Turcs dans les eaux de l'Archipel.

CLXVII. Pendant ce temps-là, Charles VII, abandonné de ses amis, dégoûté du plaisir, la conscience troublée, s'usait dans la solitude et l'ennui. Croyant que tout le monde lui en voulait, et que son fils le ferait aussi empoisonner, il se laissa mourir de faim (1461). La pauvreté le poursuivit après sa mort comme au temps de sa jeunesse ; jadis, à Bourges, il ne pouvait pas même payer son cordonnier ; il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Un de ses serviteurs, Tanneguy-Duchâtel, dépensa trente mille écus pour ses funérailles ; et le suivit presque seul à la cathédrale de Saint-Denis. Prince frivole, miraculeusement relevé par Jeanne d'Arc, il n'avait été ni assez généreux pour revenir franchement aux traditions de saint Louis, ni assez tenace pour asseoir fortement les bases du despotisme moderne, fidèle image d'un siècle léger, ballotté entre les poétiques souvenirs de la chevalerie et les convoitises impérieuses de l'égoïsme moderne.

CLXVIII. Charles VII mort, le pape somma son fils Louis XI et le duc de Bourgogne de tenir leurs serments. Le péril croissait tous les jours. Le conquérant de Constantinople, Mahomet II, ajoutait chaque année une province à son empire, et les deux héros qui l'avaient jusqu'alors arrêté, le roi de Hongrie Jean Hunyade et Scanderbeg, le Chevalier blanc de Valachie, venaient de succomber à leur tâche inégale. Si les volontaires sans expérience de Godefroy de Bouillon et de saint Louis avaient conquis la Palestine et menacé l'Égypte, que n'auraient pu, réunis sous un même drapeau, les archers flamands, les Suisses armés de piques, les ingénieurs italiens, les canonniers et les chevaliers français ! Mais, superstitieux, lâche et poltron, mauvais fils, mari sans cœur, ami perfide, le nouveau roi de France avait plutôt l'astuce d'un voleur que la grandeur d'âme d'un prince. N'ayant que faire d'une généreuse entreprise, il mit à ses services un prix exorbitant, déclarant qu'avant de partir il lui fallait Gênes pour lui, et les Deux-Siciles pour son cousin René d'Anjou, dont il espérait hériter un jour. Quant au vieux Philippe de Bourgogne, occupé de son jeune voisin, ap-

pesanti par l'âge, la bonne chère et les plaisirs, il se contenta d'envoyer quelques soldats. Le duc de Milan s'excusa de son côté. Sauf les Vénitiens, offrant leurs vaisseaux et intéressés à défendre leurs comptoirs, le pape Pie II, qui avait compté sur une croisade, se vit réduit à une foule de pauvres pèlerins, plus empressés que les riches, mais mal armés, mal équipés et presque hors d'état de faire la guerre. Le courageux vieillard voulut du moins mourir à la peine et faire honte à ces princes sans dévouement. Malade, il partit pour Ancône, et vint expirer en vue de la flotte qui devait le conduire en Orient.

CLXIX. Avec lui s'éteignait une dernière fois l'amour de la guerre sainte. Ce n'était pas sa faute si les Turcs devenaient maîtres de la Valachie, de la Bosnie, de la Moldavie, de l'Albanie, des îles de l'Archipel et de l'Adriatique, et s'ils ravageaient sans pitié les plaines du Danube et toutes les côtes de la Méditerranée. Bientôt la possession du Frioul et de la Dalmatie les met aux portes de l'Italie ; le royaume de Naples est menacé ; dépouillée de la moitié de ses comptoirs, Venise accepte une paix humiliante ; seuls quelques enfants de la France, chevaliers de Saint-Jean, et à leur tête un vieux soldat de Charles VII, Pierre d'Aubusson, se défendent à Rhodes contre le féroce Mahomet, qui a juré d'exterminer tous les chrétiens.

CLXX. Comme Pie II l'écrivait dans une lettre confidente de sa douleur, l'Europe n'est plus qu'un corps sans tête, qu'une république sans magistrats, le pape et l'Empereur que des noms sans force. Si la poudre à canon, la boussole, les troupes régulières, les progrès de l'art et de la science sont pour les princes des armes nouvelles et puissantes, mises au service des intérêts de chacun, elles ne font qu'alimenter leurs interminables guerres. Entre ces États rivaux, prêts à se dévorer entre eux, une seule chose est encore désirable, c'est de voir les plus petits s'unir contre le plus fort pour n'être pas écrasés sous sa domination. De là en Europe l'équilibre armé à la place de l'antique harmonie. Exclu des négociations et relégué dans son domaine pontifical, le pape est réduit à vivre au jour



le jour sous la protection de ce nouveau système, et à subir, au lieu de les diriger, les vicissitudes de l'histoire.

CLXXI. D'abord le duc de Bourgogne s'était bercé du fol espoir que l'ingrat Louis XI lui payerait ses services. Il n'avait pas vu, comme disait Charles VII, qu'il nourrissait un renard qui mangerait ses poules. Tandis que le feu roi s'en était allé à Saint-Denis, aux frais d'un simple chevalier, Philippe le Bon n'avait cru pouvoir trouver assez bel équipage pour mener sacrer son protégé à Reims. Cent quarante chariots, pavoisés des bannières de Bourgogne, apportèrent la vaiselle d'or et d'argent, les vins et les viandes pour le banquet, et les deniers à jeter à la foule. Hommes et chevaux étaient couverts de velours, de broderies. Le duc venait ensuite : on eût dit l'empereur en personne. Ce fut lui qui reçut Louis XI chevalier, lui qui vint l'installer dans sa capitale, et qui voulut encore régaler tout le peuple de Paris. Louis XI ne parut pas même aux tournois donnés en son honneur ; il lui tardait d'être débarrassé de ces fêtes bruyantes, de ces joyeux convives, de cet hôte et de ce protecteur incommode. Quand il fut seul, il se sentit à l'aise, et ne songea plus qu'à assouvir son ambition cachée.

CLXXII. Appauvrie, isolée par ses malheurs, inférieure à l'Espagne, à l'Italie et même à la Bourgogne, la France était retombée depuis deux siècles dans une sorte de barbarie, et était prête à tout accepter de la main qui promettait de l'en tirer. Louis XI, méprisant le luxe lourd et sensuel du vieux duc de Bourgogne, la fiévreuse et chevaleresque activité de son fils Charles le Téméraire et l'amour des arts du bon René d'Anjou, se flattait de venir facilement à bout de ces vassaux devant qui tremblait son père. Avec son œil d'épervier, il avait cru discerner au delà des Alpes le génie qui convenait à sa politique ; il avait adopté ce système, bon pour les pays vieux, qui consiste à écraser les grands en flattant les petits, à humilier et à soumettre tout ce qui est dépendant et à plier habilement les hommes sous une main de fer. Aussi vivait-il entouré de conseillers

vénitiens, et avait-il sans cesse à la bouche l'éloge de François Sforza, de cet obscur parvenu qui avait soumis tout le nord de l'Italie. Toutefois la bravoure de l'un, la magnificence des autres, étaient des qualités de luxe qui l'auraient distrait de son but. Il se contentait d'admirer chez ces méridionaux la finesse, l'adresse à tromper, l'art d'assassiner et le génie du despotisme. Sa vie devait se passer à jouer parents, sujets et voisins, et à guetter leurs héritages, hâtant la mort quand elle viendrait trop lentement. A la vue de ce méchant et taciturne visage, les joyeux amis du roi défunt se sauvèrent en criant : « Que chacun prenne garde à sa tête. »

CLXXIII. Louis XI commença par le saint-siège, fort mécontent de lui au sujet de la croisade. Pour l'apaiser il abolit avec grand éclat la pragmatique sanction de Bourges, déplora hautement l'impiété de son père, et fit des pèlerinages pour le rachat de cette âme compromise. Le pape, qui l'avait d'abord félicité, et qui avait cru rentrer dans ses anciens droits, vit bientôt que, sous un pieux prétexte, l'hypocrite avait tout bonnement voulu se débarrasser des élections ecclésiastiques rétablies par Charles VII, et qu'à lui seul il distribuerait évêchés et abbayes, non plus à des gradués universitaires ou à des fils de grandes familles, mais à des créatures dévouées, telles que l'évêque-ministre Balue.

CLXXIV. En Espagne, le puissant Jean II d'Aragon, excité par une cruelle marâtre, dépouillait et persécutait sans pitié les enfants de sa première femme, Blanche de Navarre. Les Catalans s'étaient soulevés, et avaient appelé les Français à leur aide. Mais d'instinct Louis XI était l'ami du père dénaturé qui n'hésitait pas à faire périr son fils et sa fille. Tout en promettant du secours aux rebelles, il les vendit chèrement au roi meurtrier, se fit livrer une partie de leurs dépouilles, et, content d'occuper le Roussillon, n'alla pas plus loin. Furieux d'être ses dupes, Jean et ses sujets se réunirent contre lui et le chassèrent honteusement.

CLXXV. Du côté de l'Italie, son premier voisin était ce petit duc de Savoie, campé dans les campagnes, dont il avait épousé la

fille, et derrière lui le terrible François Sforza, dont le nom seul le saisissait d'admiration et d'effroi. Avant de rien entreprendre, Louis XI voulut se bien mettre avec ce rude capitaine, le reconnut duc de Milan au détriment de son propre cousin le duc d'Orléans, lui céda Asti, véritable clef des Alpes, le beau port de Savone, les droits de la France sur Gênes ; en échange, il lui demanda des soldats formés par lui, et pour les commander son fils Galéas. Rassuré par cette alliance intime, il attisa la discorde dans la famille de son beau-père. Le duc de Savoie, chassé par son fils, vint se jeter dans les bras de son gendre ; celui-ci l'accueillit et le choya, mit la main sur le fils rebelle, l'enferma au château de Loches, et, le vieux duc mort, s'empara de l'héritage sous prétexte de régence. La Savoie tenait à l'antique famille de ses souverains. Elle repoussa la protection du roi de France, et devint son implacable ennemie. Ainsi se ferma devant lui cette seconde porte de l'Italie, pour laquelle il avait vendu la première.

CLXXVI. Au midi tout était donc fini, et pour longtemps. Par ses intrigues en Italie, notre habile politique avait eu l'art de mécontenter jusqu'au bon roi René, pacifique seigneur de l'Anjou et de la Provence, dont il avait contrarié les projets sur Naples. Au nord restait l'ami et le protecteur dangereux, le puissant cousin, le riche duc de Bourgogne. Que ne pouvait-il se décider à tenir ses serments et à partir pour la croisade ! Pour l'aider à payer les frais de l'expédition, Louis XI offrait de lui racheter au prix convenu les villes de la Somme. Mais Philippe le Bon, devenu méfiant, alléguait son grand âge pour ne plus sortir de ses États, et, n'ayant pas besoin d'argent, refusait de rendre les places de Picardie, chaque jour plus précieuses contre un voisin suspect. Pendant qu'il était malade, le roi gagna ses serviteurs, lui fit signer le rachat à son insu, lui envoya les quatre cent mille écus d'or, et se mit en possession des villes. Le duc était furieux. Louis XI, se rappelant comment en Savoie il avait détruit le père et le fils, comment lui-même naguère avait ruiné le pou-

voir de Charles VII, voulut opposer à Philippe le Bon son fils unique, Charles le Téméraire, et fit à ce riche héritier les plus séduisantes avances. Cela fut bien tant qu'il s'agit de plaisirs et de banquets ; mais le jeune comte était trop fin pour se laisser mener plus loin. Repoussé, éconduit, le roi voulut se venger, et paya des gens pour faire enlever son ami. La tentative ayant échoué, ils étaient à jamais brouillés.

CLXXVII. Une pareille audace acheva d'irriter la noblesse. Les ducs d'Anjou, de Bourbon, de Bretagne et de Bourgogne s'entendirent par députés à Paris même, en l'église Notre-Dame, offrirent au frère du roi de se mettre à leur tête, et jurèrent de prendre les armes. En même temps les bourgeois des villes se soulevaient, mécontents d'un droit d'entrée sur les vins. L'université de Paris avait reçu à contre-cœur la défense de se mêler de politique et de jamais suspendre ses cours ; l'ouverture d'une rivale à Bourges acheva de l'indisposer ; le parlement était furieux de son démembrement au profit des parlements de Grenoble et de Bordeaux. C'était un *tolle* général ; après avoir voulu ruser avec son peuple comme avec ses voisins, le roi, partout pris dans ses propres filets, se trouvait cerné par une vaste insurrection (1465).

CLXXVIII. Esclave de cette Italie qu'un autre à sa place eût voulu conquérir, Louis XI mendia à son ami Sforza huit cents chevaux, quelques mille fantassins et des armures de Milan ; Venise lui loua des galères ; les Médicis lui prêtèrent de l'argent. Pendant ces préparatifs, son frère se sauva de Paris et alla se réfugier dans les rangs des rebelles ; du nord au sud, les nobles s'armèrent au nom du bien public ; les Armagnacs eux-mêmes, comblés malgré leurs crimes de faveurs et de bienfaits, se joignirent ouvertement à la ligue. Tandis que le roi promenait ses Italiens dans le Bourbonnais, essayant d'y réprimer la révolte, Charles le Téméraire arrivait avec sa brillante armée, sa grosse cavalerie et ses beaux canons. Vrai chef de la ligue, il représentait bien le moyen âge luttant contre le despotisme nouveau. Point